

## *Présentation*

Michel BERTRAND & Richard MARIN

*Université de Toulouse-le Mirail*

Consacrer un dossier aux plèbes urbaines peut, de prime abord, sembler relever d'une démarche un rien passéiste, s'agissant d'un objet qui connut son heure de gloire historiographique dans les années 1960-1970, notamment en France, avant de s'effacer presque entièrement.

Le thème s'est pourtant imposé comme une évidence à l'équipe de rédaction de *Caravelle* pour au moins deux grandes raisons. Une raison éditoriale d'abord. Ne convenait-il pas de faire le pendant au dossier déjà consacré aux élites latino-américaines en 1996 ? L'analyse du « haut » de la société n'imposait-elle pas aussi celle du « bas », faute de quoi c'eût été amputer le sous continent d'une partie de sa réalité et non la moindre ? Ensuite, il nous a paru qu'il valait la peine de revenir sur un sujet qui a connu, ces derniers temps, une réévaluation historiographique notable.

Longtemps négligées au profit des populations rurales indiennes, les plèbes urbaines suscitent aujourd'hui un regain d'intérêt chez les historiens qui en livrent des lectures inédites. Le recul des approches structurales et globalisantes, peu ou prou héritées du marxisme, a conduit à davantage de complexité dans la reconstitution des univers sociaux populaires, à plus d'attention aux « intensités faibles » et aux petits riens qui fondent le quotidien des gens de peu, chers à Arlette Farge. On interroge et déconstruit désormais les catégories établies par les dominants, on privilégie les dynamiques et l'on insiste beaucoup plus sur les mobilités et les différenciations. « Processus », « stratégies d'acteurs », « transgression », « métissages » de toute sorte, sont au cœur de la grammaire de ces nouvelles approches, à l'image de la démarche suivie ici par Serge Gruzinski dans sa recherche sur la genèse des plèbes coloniales. A la mise en lumière par de nombreux travaux sur l'Hispano-Amérique de l'hétérogénéité extrême et de la plasticité du « monde indien »

correspondent de semblables recherches sur la société esclavagiste brésilienne. L'esclave ou l'affranchi, loin d'être réifiés comme par le passé, y gagnent en épaisseur et font désormais figure de sujets créatifs de leur propre histoire.

Ce sont précisément ces types de lectures que privilégient les sept contributions de ce dossier qui embrasse assez largement l'aire culturelle. Cependant, conformément à la production historiographique sur les sociétés latino-américaines, la part du colonial y est écrasante (6/7), confirmant, s'il en était besoin, que le XIX<sup>e</sup> siècle reste bien mal aimé des historiens, la geste indépendantiste mise à part.

Si les contours que ces articles offrent de la plèbe – gens du peuple, communs et de basse origine, selon le *Diccionario de Autoridades* (1737) – varient de l'un à l'autre, tous s'accordent sur le fait que les *castas* ou gens de couleur, affranchis ou esclaves (Noirs, Métis, Mulâtres), en sont le noyau dur, complété par les Espagnols ou les Portugais pauvres exerçant des « métiers mécaniques ». Infiniment plus nombreuses que les « gens décents », ces « basses classes » sont constamment perçues comme dangereuses et potentiellement séditeuses. La bigarrure des phénotypes, le franchissement des frontières ethniques, l'horreur des « mélanges » aidant, ajoutent au rejet.

A partir des sources émanant des représentants les plus éminents de la couronne, Thomas Calvo, pour les vice-royautés du Pérou et de Nouvelle-Espagne, et Stuart Schwartz, pour le Brésil, se sont interrogés sur la manière dont les gens du commun étaient perçus par les élites politiques de la colonie. Pour elles, la plèbe incarne l'absolue altérité, l'étrangeté fondamentale, comme un autre monde. Dans le cas du Brésil, la plèbe n'est d'ailleurs pas loin de se confondre avec tout ce qui n'est pas portugais, la plupart des natifs de la Terre de la Vraie Croix étant voués à une commune exécution de la part des envoyés du roi. A Lima ou Mexico, les mémoires des vice-rois manifestent un semblable mépris à l'égard du « *vulgo ignorante* » auquel ils assimilent parfois l'ensemble des habitants de la colonie dans un *topoi* qui se perpétue sans altération radicale jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans le cas du Brésil, nous rappelons Stuart Schwartz, il faut attendre la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle pour que se fasse jour la transmutation de la plèbe en *povo*, sous la plume de quelques intellectuels des Lumières.

Chacun à sa manière, S. Gruzinski pour Mexico, R. Anrup et M. E. Chaves pour Cartagena et Guayaquil, É. Paiva pour le Minas Gerais et C. Bernard pour Buenos Aires, montrent parfaitement combien la corrélation est étroite entre la montée du sentiment de la dangerosité plébéienne et l'éclatement des anciens cadres balayés par les nouvelles dynamiques sociales. Dans le cas de l'Hispano-Amérique, le double édifice socio-juridique né de la *Conquista*, avec la « République des Espagnols » d'un côté et celle des Indiens de l'autre, n'a pas longtemps résisté aux assauts des sociétés en mouvement. Partout, l'essor de la mine

ou de la plantation, les progrès de l'urbanisation, l'afflux d'esclaves et les métissages issus des déplacements de populations ont rendu les sociétés infiniment plus complexes, les frontières poreuses et les transgressions de statut fréquentes. A Mexico, dès la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, les autorités indigènes de la ville, soucieuses de défendre coûte que coûte « leurs » Indiens, se plaignent de l'afflux massif d'Indiens et de métis ayant fui leur campagne. A Guayaquil, Cartagena, Ouro Preto ou Diamantina reviennent avec constance, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des récriminations sur la trop grande facilité avec laquelle les esclaves accèdent à la liberté et revendiquent ensuite leur place au soleil. A Buenos Aires, la suspicion est de tous les instants à l'égard des *pardos* affranchis qui ne restent pas à leur place et cherchent à s'intégrer dans la société coloniale en adoptant les valeurs des « gens décents ».

Mais en fait, ces plèbes sont-elles aussi « urbaines » qu'on a bien voulu le dire ? Si l'espace plébéien est fondamentalement urbain, nuance Thomas Calvo, il n'en est pas moins étroitement lié à celui des campagnes, chaque disette déversant sur Mexico ou Lima le trop plein de miséreux. Quant à Jean Piel, il tient pour acquis, contrairement à l'historiographie traditionnelle qui fit la part belle aux plèbes de Buenos Aires, Bogota ou Caracas, qu'on ne saurait expliquer le succès final des élites indépendantistes sans l'apport décisif des libres ou affranchis d'origine rurale. Ne constituaient-ils pas la majorité des secteurs populaires juridiquement libres ou en voie d'affranchissement ?

Les multiples facettes des plèbes d'hier, objet du présent dossier, peuvent-elles nous aider à penser celles d'aujourd'hui ? Très certainement. Bien sûr, il est entendu que, partout, dans le discours libéral puis démocratique du national, le peuple souverain a éliminé la plèbe. Pourtant, qui nierait que de manière plus implicite et feutrée continuent à s'afficher les mêmes préjugés et un mépris mêlé de crainte à l'égard des nouvelles plèbes indiennes ou afro-américaines, paysannes ou *faveladas*, souvent mieux organisées que leurs prédécesseurs et dont les effectifs explosent avec l'onde néo-libérale et l'informel qui lui fait cortège ? Voilà, sans doute, de quoi justifier un futur dossier sur les plèbes actuelles.